

HISTOIRE ET FICTION DANS LES PSEUDO-MÉMOIRES DE L'ÂGE CLASSIQUE: DILEMME DU ROMAN OU DILEMME DE L'HISTORIOGRAPHIE?

On a très souvent – peut-être même trop souvent – lié l'évolution du roman avant et après 1700 à cette fameuse «crise» intellectuelle et morale diagnostiquée par P. Hazard¹. Dans cette perspective, Georges May a constaté un véritable «dilemme du roman»², Jean Lombard a donné une place importante à la production romanesque de son héros Courtilz dans le cadre de la «crise du roman à la fin du grand siècle»³, et enfin Henri Coulet a parlé récemment d'une «époque de transition»⁴ – diagnostic plus optimiste qui promet à l'éternel malade une chance de survie assez bonne.

Il faut pourtant concéder à cet éternel malade qu'il se porte très bien vers la fin du siècle – du moins n'a-t-il pas du tout maigri pendant environ quarante ans à partir du règne de Louis XIV⁵. Et non seulement le roman fait preuve d'une belle santé,

1. H. Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, 1967, t. I, p. 303 que je cite ici, se réfère évidemment à l'ouvrage classique de P. Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1935.

2. G. May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur les rapports du roman et de la critique (1715-1761)*, New Haven-Paris, Yale University Press, P.U.F., 1963.

3. J. Lombard, *Courttilz de Sandras et la crise du roman à la fin du grand siècle*, Paris, P.U.F., 1980.

4. H. Coulet, *Vers le dix-huitième siècle*, dans *Romanciers du XVII^e siècle*, «littératures classiques», n° 15 - oct. 1991, p. 303.

5. D'après les statistiques établies dans mon article *Romanproduktion und literarisches Publikum im Frankreich des 17. Jahrhunderts*, dans G. Berger (éd.), *Zur Geschichte von Buch und Leser im Frankreich des Ancien Régime. Beiträge*

par rapport à sa propre santé des années quarante et cinquante, mais il montre aussi une force de résistance étonnante à la crise que subit l'imprimerie au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes⁶, une force de résistance bien supérieure à celle du théâtre qui perd beaucoup de terrain par rapport à son rival. Il y a plus: notre prétendu malade s'avère un père fécond et robuste qui, grâce à une vigueur infatigable a engendré une progéniture aussi nombreuse que variée. Parmi celle-ci les descendants les plus heureux, c'est-à-dire un assez grand nombre de nouvelles historiques, d'histoires secrètes, de mémoires apocryphes, de romans épistolaires, ont survécu à l'oubli jusqu'au milieu du Siècle des Lumières grâce à une série ininterrompue de rééditions⁷. La longévité de ces sous-genres se révèle encore par une postérité elle aussi très nombreuse et même, quelquefois, célèbre qui compte parmi ses représentants les noms les plus connus tels que Marivaux, Prévost, Rousseau...

D'autre part, si les attaques contre notre genre subsistent, elles se dressent en partie contre une forme romanesque depuis longtemps délaissée, tel le *Dialogue des héros de roman* de Boileau, écrit à la fin des années soixante, mais publié seulement en 1688. En général, les romanciers du dernier tiers du siècle se montrent peu préoccupés de cette critique morale et/ou esthétique: en témoignent la rareté relative du discours préfaciel et son caractère de moins en moins apologétique pendant ces années. Si les romanciers renoncent de plus en plus aux dédicaces qui les plaçaient sous la protection de mécènes plus ou moins puissants, manifestant ainsi un penchant assez précoce pour l'autonomie du champ littéraire⁸, cette tendance annonce, elle

zu einer empirischen Rezeptionsforschung, Rheinfelden, Schäuble, 1986, p. 26.

6. Voir H.-J. Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, 2 voll., Genève, 1969, II, p. 822.

7. Cfr. G. Berger, *Romanproduktion und literarisches Publikum...*, cit., pp. 40-42.

8. Voir mon article *Du mécène au marché? Roman et épître dédicatoire au*

aussi, plutôt une confiance assurée dans la valeur intrinsèque du genre. Certains d'entre eux paraissent par ailleurs peu enclins à se demander s'il s'agit dans ce cas-là de valeur morale ou s'il ne s'agit pas plutôt de valeur marchande...

Revenons une dernière fois à notre père infirme! Parmi sa progéniture figure un fils bâtard issu de l'union illégitime avec l'Histoire, bâtard particulièrement vigoureux qui de son côté, a fondé une lignée extrêmement féconde jusqu'à la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'agit, bien sûr, du genre romanesque des mémoires qui, d'après les statistiques établies par Silas Jones, a connu une vogue extraordinaire pendant cette période⁹.

Cette faveur du genre avait déjà commencé au siècle précédent quand, après des débuts difficiles jusqu'en 1670 environ, les mémoires s'affirment comme une des formes romanesques les plus recherchées: en fait, la demande dépasse largement l'offre. Nous essayerons d'expliquer les raisons de cette réussite singulière à la fin de notre communication.

Ici, il suffit d'indiquer que ce succès insolite paraît lié à celui des mémoires authentiques, genre historique pour le moins aussi recherché que son jeune frère bâtard. Or, afin de disputer la place de son frère légitime, le bâtard cherche à se rendre méconnaissable en jouant le personnage de son frère. Regardons maintenant de près les procédés et les techniques d'illusion mis en œuvre à cette fin. Bien sûr, cette illusion doit être établie dès le début, c'est-à-dire dès la page de titre. Par conséquent, à part le nom du héros des mémoires, aucun nom d'auteur ne doit figurer sur cette page. Voilà pourquoi les ouvrages suivants de Mme d'Aulnoy n'appartiennent pas au genre des pseudo-mémoires ou mémoires apocryphes:

XVII^e siècle, dans *Ouverture et Dialogue. Mélanges offerts à Wolfgang Leiner à l'occasion de son soixantième anniversaire*, éd. p. U. Döring, A. Lyroudias, R. Zaiser, Tübingen, Narr, 1988, pp. 3-15.

9. S. Jones, *A List of French Prose Fiction From 1700 To 1750*, New York, Wilson, 1939, p. XVI.

Mémoires de la cour d'Angleterre, par Madame D. (1695)

Mémoires de la cour d'Espagne (1690)

Mémoires des aventures singulières de la cour de France [...] Par l'Auteur du Voyage & Mémoires d'Espagne (1692)

Mémoires secrets de Mr. L.D.D.O. ou les aventures comiques de plusieurs grands Princes de la Cour de France. Par Mad. D'Aunoy, auteur de Mem. & Voyage d'Espagne (1696)

Bien autrement se présentent

Les Mémoires de la vie du comte D^{xxx} avant sa retraite. Contenant diverses Aventures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde. Rédigé par M. de Saint-Evremond (1696).

Ici, le héros – il est vrai, anonyme – figure dans le titre, et à Saint-Evremond, nom purement publicitaire, n'est attribué que le rôle de rédacteur. Cette différenciation entre rédacteur d'une part et auteur d'autre part est un procédé calqué sur le modèle des *Mémoires du Sieur de Pontis* parus vingt ans auparavant. Là, Pierre-Thomas du Fossé, rédacteur de cet ouvrage, termine sa préface par ces mots:

On ne doute point qu'il ne s'y rencontre plusieurs fautes, que les gens du métier attribueront s'il leur plaist plutôt à celui qui a recueilli ces Mémoires & qui les donne au Public, qu'à leur Auteur¹⁰.

Outre *Les Mémoires de la vie du comte D^{xxx}* nous avons choisi les pseudo-mémoires suivants pour notre corpus, il est vrai, assez limité, mais, nous l'espérons, suffisant à notre propos:

Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière (1671)

Mémoires de Mr. L.C.D.R. (1687)

Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine (1699)

10. Cité d'après G. Berger (éd.), *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, Tübingen, Biblio 17, 1996, p. 162.

Mémoires de Mr. D'Artagnan (1700)
Mémoires de Madame la Marquise de Fresne (1701)¹¹

Tous ces ouvrages, si l'on excepte les *Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine*, ont connu au moins une dizaine d'éditions dont la série se prolonge en général jusqu'en 1750 environ. Tous, dès leur page de titre, se présentent comme des mémoires authentiques. Et dans la plupart des cas, ils essaient de souligner cette authenticité prétendue dans les paratextes ou bien au début du texte même. Paradoxalement, des rédacteurs tels que ceux qui parlent dans l'*Avertissement des Mémoires du comte D^{xxx}* et dans celui des *Mémoires de Mr. d'Artagnan*, garantissent cette authenticité en même temps qu'ils avouent les changements qu'ils apportent au texte, parce qu'ils témoignent ainsi de l'existence réelle de leurs héros et répondent de la transmission correcte des manuscrits en question. Mieux encore, quand le rôle du rédacteur se réduit à celui d'éditeur comme nous l'apprend la *Préface des Mémoires de Mr. L.C.D.R.*, et quand l'éditeur "donne [...] ces Memoires contre la derniere

11. Je citerai ces ouvrages d'après les éditions suivantes: *Les Mémoires de la vie du comte D^{xxx}, avant sa retraite, contenant diverses aventures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde. Redigés par M. de Saint-Evremond*, 2 voll., s. l. 1740; *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, dans *Œuvres de Madame de Ville-Dieu*, t. VII, Paris, Compagnie des Libraires, 1720, pp. 3-376 (Repr. Genève, Slatkine, 1971); [Courtilz de Sandras], *Mémoires de Mr. L.C.D.R. Contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, et du Cardinal de Mazarin. Avec plusieurs particularités remarquables du Règne de Louis le Grand*, La Haye, H. Van Bulderen, 1696; [Courtilz de Sandras], *Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine, Chevalier, Seigneur de Savoye & de Fontenai, Brigadier & Inspecteur Général des Armées du Roi*, Cologne, P. Marteau, 1710; [Courtilz de Sandras], *Mémoires de Mr. d'Artagnan, Capitaine-Lieutenant de la première Compagnie des Mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières & secrettes qui se sont passées sous le Règne de Louis le Grand*, 3 voll., Cologne, P. Marteau, 1701; [Courtilz de Sandras], *Mémoires de Madame la Marquise de Fresne*, Amsterdam, J. Malherbe, 1734.

volonté de leur Auteur”. Alors, cet “auteur”, dont l’éditeur a dû arracher le manuscrit, est revêtu du manteau de la modestie et de l’intimité familiale avec lequel les auteurs des mémoires authentiques couvrent leur intention de s’adresser au public. Il est évident qu’une telle attitude modeste convient parfaitement au Sieur de Pontis qui “se retira en une Maison de campagne, pour ne s’y plus occuper que de la pensée de la mort”. Ainsi

il consentit avec peine au desir de cette personne à qui il ne pouvoit rien refuser, laissant en sa disposition de faire de ces Memoires ce qu’il jugeroit à propos¹².

Des mémorialistes tels que Nicolas Goulas (1603-1683) ou Henri de Campion (1613-1663) prétendent n’écrire que pour un “neveu”¹³ ou bien pour la “famille” et les “amis”¹⁴. Quelquefois ces destinataires jouent même un rôle très actif lorsque c’est sur leur demande que des mémorialistes telles que les ‘Mazarinettes’ Hortense (1646-1699) et Marie Mancini (1639-1715) se mettent à écrire leur vie¹⁵. Mais ce caractère privé des mémoires authentiques n’est pas toujours maintenu: Loménie de Brienne (1635-1698) par exemple ne destine pas son ouvrage qu’à la seule Iris, cette “nymphé de Seine”, mais il envisage aussi le “public”¹⁶. Si de cette manière les mémoires authentiques mêmes dépassent les frontières du foyer intime pour s’ouvrir au public – même s’il s’agit dans la plupart des cas d’un public futur – on ne s’étonnera pas que les mémoires apocryphes s’emparent vite des possibilités ludiques de cette ambiguïté. Chez les ‘Mazarinettes’ ce caractère

12. G. Berger (éd.), *Pour et contre le roman...*, cit., p. 160 et s.

13. Cfr. N. Hepp, *Mémoires et autres inédits de Nicolas Goulas Gentilhomme ordinaire de la chambre du duc d’Orléans*, Paris, Champion, 1995, p. 35.

14. Je cite Campion d’après F. Briot, *Usage du monde, usage de soi. Enquête sur les mémorialistes d’Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1994, p. 34. Voir aussi E. Lesne, *La poétique des mémoires (1650-1685)*, Paris, Champion, 1996, p. 300.

15. Cfr. E. Lesne, *La poétique...*, cit., pp. 301-302.

16. *Ibid.*, p. 303.

ambigu cède nettement à l'auto-justification qui pousse Marie Mancini même à intituler ses mémoires *La vérité dans son jour ou les véritables mémoires de Madame Marie Mancini* (1676/77)¹⁷. Sa situation ressemble beaucoup à celle évoquée par le narrateur au début des *Mémoires de Henriette-Sylvie de Molière*:

Ce ne m'est pas une legere consolation, Madame, au milieu de tant de médisances, qui déchirent ma reputation par tout, que Vôtre Altesse desire que je me justifie. J'en ai les sentimens que je dois, & pour n'en estre pas ingrate, j'obéiray volontiers au commandement qu'elle me fait de la divertir, par un recit fidele de mes erreurs innocentes. Non, que j'espere jamais pouvoir arracher des esprits les cruelles impressions que la calomnie a données de ma conduite [...] Mais [...] il viendra un temps, où les hommes ne pourront plus juger si criminellement par eux-mêmes de leurs semblables; parce qu'ils n'auront plus les mœurs si corrompuës ni si criminelles; & alors on ajoutera peut estre plus de foy à ce que j'auray écrit de l'innocence de mes actions, qu'à ce qu'en auront pû dire mes ennemis.

Je ne cacheray rien, non pas même des plus folles aventures où j'auray eu quelque part; afin que vôtre Altesse en puisse rire, dans le même temps qu'elle me plaindra d'autre chose [...] (p. 5 s.)

Ici tout un ensemble d'éléments disparates voire contradictoires est réuni: la destinataire qui "commande" ces mémoires apologétiques à Henriette-Sylvie – et qui s'en divertit la première; en même temps cet acte auto-justificateur s'adresse à un public contemporain qui n'est absolument pas en mesure d'en donner une réception impartiale; il ne reste donc que l'espoir d'un public futur, troisième destinataire de l'ouvrage, équitable et apte à en déchiffrer la vérité. Ce public futur garderait donc son sérieux devant les "folles aventures" de l'héroïne, tandis que la destinataire première en rirait? Cette sincérité du narrateur des pseudo-mémoires qui, selon la formule de la "confession générale" (Bus-

17. Voir R. Démoris, *Le roman à la première personne. Du Classicisme aux Lumières*, Paris, Colin, 1975, p. 119.

sy-Rabutin)¹⁸ ne recule pas devant les aveux les plus pénibles se retrouve dans la préface des *Mémoires de Mr. L.C.D.R.* ainsi que dans celle des *Mémoires de Madame la Marquise de Fresne*¹⁹.

Nous avons vu que chez Pontis la retraite sert de garant de la véracité du narrateur. Or ce lieu de sincérité devient un lieu commun dans nos pseudo-mémoires: Henriette-Sylvie a trouvé son “repos” dans un couvent à Cologne (p. 375 s.); selon son éditeur le Comte de Rochefort n’a “survécu qu’un mois ou deux à sa retraite” (*Préface*); à soixante ans le Comte D^{xxx} a finalement rencontré “un véritable & solide bonheur” dans sa retraite (t. II, p. 368); faute de mieux, la Bastille elle aussi peut servir de retraite à Jean-Baptiste de La Fontaine qui s’y convertit à Dieu (p. 468); seule la Marquise de Fresne bien qu’elle soit dans un couvent au moment où elle écrit ses mémoires, ne peut pas se donner entièrement à Dieu parce qu’elle est toujours mariée et qu’elle est en plus en procès avec son mari; quant à d’Artagnan, une balle ennemie met fin à sa carrière militaire et mondaine, ne lui laissant que le repos éternel.

La véracité de ses mémoires dépend donc surtout de la “sincérité” du narrateur, qualité que le rédacteur lui attribue dès l’*Avertissement*. Cette sincérité commune à tous les narrateurs des mémoires apocryphes jointe à leur caractère de témoignage sont à la base de la vérité des textes, vérité revendiquée de préférence là où elle paraît particulièrement incroyable. Ainsi Henriette-Sylvie déguisée en cavalier allemand se bat en duel avec une autre dame déguisée en cavalier (p. 84 s.). Cette “aventure

18. *Mémoires de Roger de Rabutin comte de Bussy*. Nouv. édit. par L. Lallanne, Paris, Charpentier, 1857, I, p. 4.

19. L’éditeur des *Mémoires de Mr. L.C.D.R.* s’étonne d’une telle sincérité: “Je le trouve même de bonne foi de vouloir ainsi rapporter des choses de sa famille, que beaucoup d’autres à sa place auroient voulu taire”. Pareillement, on lit dans la *Préface* des *Mémoires de la Marquise de Fresne*: “J’ai pris grand soin d’y dire la vérité, & je ne me suis pas même mise en peine de l’envelopper dans de certains endroits, où j’ai bien vû qu’elle faisoit contre moi.”

extraordinaire” (p. 81), qui sent de loin son roman de chevalerie est néanmoins donnée pour “vraie” (p. 85). On croirait volontiers que les pseudo-mémoires auraient dû cacher le mieux possible ce dangereux voisinage avec le roman. Mais bien au contraire, le narrateur des *Mémoires du Comte D^{xxx}* semble rechercher ce voisinage qu’il évoque ainsi:

Je connus alors par mon expérience, qu’il y a plus de vraisemblance qu’on ne croit au caractère de ces Héros romanesques qu’on nous représente courir le monde pour l’amour d’une Dame invisible, car je n’étois guère différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m’occupoit uniquement. L’aventure fut même conduite de manière à renouveler en ma personne tout le merveilleux du Roman [...] (t. I, p. 238 s.)

L’“expérience” du héros historique donc peut se rapprocher du “merveilleux du Roman” en lui conférant plus de vraisemblance, cette norme indispensable au genre romanesque dont l’histoire peut bien se passer qui, elle, n’est tenue qu’à dire la vérité. Or, on l’a vu, la vérité du récit des mémoires apocryphes est garantie par la sincérité du narrateur et encore par le lieu et le moment choisis pour narrer sa propre expérience vécue, c’est-à-dire la retraite. Il est évident qu’un tel artifice permet au narrateur de raconter les aventures les plus bizarres, les plus incroyables, en un mot les plus romanesques – et même inspirées par la lecture de romans. En témoigne encore une fois le Comte D^{xxx} qui par cette confession ressemble beaucoup au jeune Francion:

J’avois lû alors beaucoup de Romans, car c’étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu’il fût permis de faire l’amour autrement, que leurs Héros le faisoient. (t. I, p. 11)

Mais les épisodes galants qui, dans nos mémoires, remplacent l’amour constant des romans, sont aussi le lieu commun où l’on prend ses distances par rapport à cette conception de l’amour romanesque, tel d’Artagnan qui n’a pas “été grand li-

seur de Romans” (t. III, p. 414). Cette distanciation explicite par rapport à l'héroïsme romanesque affecte aussi le récit d'exploits militaires où même un Prince de Condé ne peut plus jouer le rôle “de ces Heros imaginaires qui, à ce que nous racontent les romans, tenoient tête tous seuls à des armées toutes entières [...]” (t. I, p. 124). La prise de distance explicite des narrateurs de nos mémoires vis-à-vis du roman peut aller jusqu'à l'identification de roman et la falsification de la vérité. Le plus souvent cette identification provient d'un souci apologétique quand par exemple *Henriette-Sylvie* (p. 141), *La Marquise de Fresne* (p. 2 s.) ou *La Fontaine* (p. 180 s.) défendent la vérité de leurs récits de vie contre les versions romanesques et imaginaires que des calomniateurs auraient fabriquées.

Mais si l'on excepte la *Marquise de Fresne*, tant les protagonistes féminins que les protagonistes masculins suivent une conception de l'amour qui est étroitement liée à la structure épisodique de leurs récits, structure qui, elle, de son côté, est due au caractère biographique des ouvrages. Et comme, selon l'opinion commune de l'époque, la vie féminine est entièrement dominée par Vénus, les *Mémoires de Henriette-Sylvie* présentent sa vie comme une suite interminable d'aventures galantes, tandis que la vie masculine, sous l'influence de Vénus d'une part et de Mars d'autre part, est rythmée par l'alternance de ces deux pôles. Il est vrai que le pôle de Mars l'emporte le plus souvent et que Vénus doit se contenter des restes que lui laisse le dieu de la guerre. Font exception cependant les *Mémoires du Comte D^{xxx}*. Ici, la galanterie domine largement, et le narrateur est le premier à s'en repentir. C'est ce repentir qui, à travers la mémoire, rattache le narrateur au personnage dont il raconte la vie, établissant ainsi la cohésion biographique entre l'un et l'autre. En premier lieu, à l'occasion du souvenir des moments forts du vécu, le narrateur se représente comme étant encore bien impressionné par ses expériences. Ainsi, quand il se souvient d'avoir sauvé des mains du bourreau une de ses amantes,

accusée d'avoir tué son enfant, il confesse:

[...]toutes les fois que je pense au pitoyable état où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en écrivant ceci, je les sens couler encore. (p. 80)

Bien sûr, le narrateur des *Mémoires du Comte D^{xxx}* n'est pas seul à réagir de la sorte: il s'agit, par contre, d'un trait commun à nos textes²⁰.

A l'inverse, dans la plupart des cas le narrateur présente un protagoniste incapable de tirer les justes conséquences de ses propres expériences, invitant le narrataire, par les réflexions qu'il y joint, à faire mieux que le personnage²¹. D'autre part, ces réflexions constamment jointes au récit des expériences vécues, si elles confèrent au protagoniste une exemplarité négative, lui donnent en même temps une épaisseur biographique dont le narrateur profite lui aussi.

En dépit donc de leur structure épisodique, les mémoires apocryphes, à travers la cohésion biographique du narrateur-personnage, disposent d'une cohérence qui les préserve de la contingence de l'Histoire. Ainsi ces textes auraient bien pu se passer de concepts tels que "destinée"²² ou "providence"²³ chers au roman héroïque des années quarante et cinquante du siècle. En revanche, les pseudo-mémoires n'ont plus besoin du narrateur omniscient et caché de cette vieille forme roma-

20. Cfr. *Mémoires de Mr. L.C.D.R.*, p. 237 et s.; *Mémoires de La Fontaine*, p. 26; *Mémoires de Mr. d'Artagnan*, t. II, p. 206; *Mémoires de Henriette-Sylvie de Molière*, pp. 30, 103, 129-131, 168, 239; *Mémoires de la Marquise de Fresne*, p. 53.

21. Cfr. par exemple *Mémoires de Mr. L.C.D.R.*, p. 310; *Mémoires du Comte D^{xxx}*, t. I, pp. 1-3 et passim; *Mémoires de La Fontaine*, p. 471.

22. Cfr. *Mémoires de Henriette-Sylvie de Molière*, p. 149; *Mémoires de Mr. L.C.D.R.*, p. 205; *Mémoires du Comte D^{xxx}*, t. II, p. 133; *Mémoires de la Marquise de Fresne*, p. 116.

23. Cfr. *Mémoires de La Fontaine*, pp. 150, 388, 401, 447; *Mémoires de la Marquise de Fresne*, pp. 270-272, 284.

nesque, narrateur qui se met à la place de la providence divine.

La prépondérance de Mars sur Vénus dans la structure du récit, dont je viens de parler, témoigne de l'enracinement du héros dans le métier du gentilhomme, la guerre, et en même temps de son intégration à l'histoire. Or, le degré de cette intégration varie assez fortement dans les mémoires écrits par des hommes. La vie du Comte D^{xxx} paraît très peu rythmée par la guerre et les campagnes ou encore marquée par la politique et ses cabales: bien qu'il soit ami de Cinq-Mars, il n'a "aucune connoissance des secrets de Monsieur de Cinq Mars en matiere d'Etat" (p. 17). Entré au régiment de son frère, sa première campagne le mène en Catalogne qu'il ne mentionne qu'en peu de lignes (p. 66); devenu capitaine, il ne participe pas à la bataille de Rocroi (p. 76). Même lorsqu'il se distingue dans une bataille, il ne montre aucune complaisance à une description détaillée de ses exploits afin de garder son anonymat (p. 145). Cette hégémonie de Vénus sur Mars paraît moins évidente chez Jean-Baptiste de la Fontaine: il accorde plus de place aux campagnes, il se plaît quelquefois à décrire des batailles ou des sièges, et enfin il consacre beaucoup de pages à son service d'espionnage sous Louvois. Ainsi, il devient le digne successeur de Rochefort et de d'Artagnan, espions de Richelieu et de Mazarin. Bien que ces deux héros ne soient pas les agents de l'histoire, ils sont au moins des agents secrets qui par leurs missions font partie de cette grande machine de l'Etat et qui vont jusqu'à s'attribuer un rôle décisif dans les moments forts de l'Histoire: ainsi Rochefort dans la mission qui mène à l'arrestation de Chalais (p. 56). D'Artagnan de son côté, aime souligner sa familiarité avec les secrets de l'Etat, qu'il connaît à fond, aussi bien qu'il connaît tous les traits de caractère de son maître Mazarin. Sa position au centre du pouvoir lui permet des jugements compétents tant sur la politique du pays que sur les motifs qui se cachent derrière les actions des "grands".

Et comme témoin oculaire de presque tout ce qui se passe d'important derrière les portes du cabinet, il est au moins aussi

capable que les mémorialistes – souvent exclus du pouvoir et très suspects de partialité – d’offrir des “particularités” de tel ou tel événement que les historiens ne connaissent pas ou, pire encore, taisent ou défigurent²⁴. Chez lui, le côté guerrier l’emporte décidément sur le côté galant; mais il raconte une aventure où ces deux éléments paraissent indissolublement liés, où histoire et vie privée vont parfaitement ensemble: envoyé incognito à Londres par Mazarin “afin de lui rapporter exactement en quel état étoient les affaires de ce País là” (t. II, p. 477), mais aussi pour chercher des maris dignes d’épouser les ‘Mazarinettes’, d’Artagnan, déguisé en cuisinier, engrosse la maîtresse de l’ambassadeur français. Celui-ci fait poursuivre son rival inconnu par ses espions jusque dans un cabaret dont d’Artagnan, de son côté, se sert de quartier général pour ses activités d’espionnage... Cependant, il faut avouer que ce mariage heureux de l’histoire avec l’amour reste exceptionnel. D’habitude, dans les *Mémoires de Mr. d’Artagnan* comme dans les autres mémoires masculins, c’est l’alternance des deux éléments qui structure le récit.

De ces deux éléments – histoire et amour – il ne faut pas d’emblée identifier le second seul avec fiction. En effet, c’est d’abord le côté historique des protagonistes – leur service sous les ministres tout-puissants tant que leur participation aux campagnes qui est perçu et rendu par un point de vue strictement personnel et particulier qui, d’autre part, permet à ce personnage de transmettre des “particularités” cachées par l’historiographie officielle²⁵. Bien sûr, par ce procédé, notre genre suit de près une technique chère aux mémoires authentiques²⁶ qui, ainsi, remplacent la vérité désormais inaccessible par leurs vérités.

Ensuite, la conception de l’amour dans notre genre se dis-

24. Cfr. aussi le rôle qu’il s’attribue dans la découverte du complot de Cinq-Mars, p. 87.

25. Ainsi il sait démentir les historiens qui avaient soutenu la présence de l’Archiduc au siège de Rethel, cfr. *Mémoires de Mr. d’Artagnan*, t. II, p. 37.

26. Voir E. Lesne, *La poésie des mémoires*, cit., p. 272.

tingue systématiquement de l'amour constant et héroïque du roman traditionnel: l'amour, dégénéré en galanterie, devient épisode, quitte le centre de l'intérêt pour trouver asile à la périphérie, alors que Pierre-Daniel Huet avait décrété en 1670:

[...] les Romains au contraire ont l'amour pour sujet principal, & ne traitent la politique & la guerre que par incident²⁷.

Je viens de parler de la vérité historique devenue inaccessible vers la fin du dix-septième siècle à tel point que c'est l'historiographie qui se révèle le malade véritable, et cela sur les plans théorique et pratique: à ce moment-là, la valeur scientifique de l'histoire est contestée de deux côtés, du côté cartésien qui ne lui attribue que le statut du probable, du côté sceptique (Huet, Bayle, etc.) qui mettent en doute la possibilité même d'une vérité historique²⁸. D'autre part, les historiographes du roi sont soupçonnés d'être de purs thuriféraires de l'absolutisme de sorte que Racine et Boileau, les plus fameux d'entre eux, ont préféré se taire...

Or, ce vide laissé par l'historiographie – car la curiosité historique du public subsiste toujours – est comblé par les mémoires authentiques, et mieux encore, sur leurs traces, par les pseudo-mémoires grâce à une vision du monde partielle mais sincère et moins suspecte de partialité que celle de leur frère légitime²⁹.

Günter Berger

27. Dans sa *Lettre de l'origine des romans*, cfr. G. Berger (éd.), *Pour et contre le roman*, cit., p. 149 et s.

28. Voir A. Titze, *Roman und Geschichte in den apokryphen Memoiren von Gattien Courtitz de Sandras. Studien zur erzählerischen Sinnbildung*, Frankfurt a.M., Lang, 1991, p. 47-50.

29. Cfr. *ibid.*, pp. 15 et s. et mon article *Zwischen den Gattungen – zwischen den Stühlen? Gregorio Leti und Courtitz de Sandras oder die Geburt des historischen Romans aus der Not der Geschichtsschreibung*, dans H.-J. Lüsebrink, H.T. Siepe (éd.), *Romanistische Komparatistik. Begegnungen der Texte – Literatur im Vergleich*, Frankfurt a.M., Lang, 1993, p. 76 et s.